

plus grandes fautes, une des plus grandes sottises politiques qui aient été commises depuis les commencements du Canada.

Nous avons tous à expier cette faute, et l'expiation sera d'autant plus pénible, d'autant plus lourde, que plusieurs des nôtres voudront plus longtemps s'obstiner, s'entêter dans cette aventure aussi peu honorable que peu profitable pour notre race.

M. Bourassa paraît d'ailleurs en avoir lui-même conscience depuis que la victoire éclatante, qu'il n'espérait pas et qui ne l'a guère réjoui, ni lui ni ses partisans fanatisés, fait comprendre mieux aux plus obstinés séparatistes, qu'il est moins temps que jamais de se lancer contre l'Angleterre et les Alliés.

Si nous avions été vaincus, si l'Allemagne eût réussi à imposer sa domination écrasante sur le monde, la politique de M. Bourassa eût pu s'accrocher à un semblant de justification, en invoquant le faux principe des faits accomplis, mais nous sommes vainqueurs. La victoire lui donne tort. Qu'il s'en console et qu'il en profite, en continuant dans la voie où semblent l'avoir engagé quelques-uns de ses récents articles.

Un des premiers, il doit profiter de la bonne leçon de logique et de bonne politique que lui donne charitablement le bel article de M. Leau.

J.-A. L.

Pourquoi?---Parce que...

UN lecteur bienveillant de notre revue, qui compte de plus en plus de lecteurs lui témoignant leur bienveillante satisfaction, nous demandait l'autre jour pourquoi nous critiquons et attaquons fréquemment les doctrines et la tactique de M. Bourassa, "qui est un bon chrétien".

La raison apportée, soit dit tout d'abord, n'a pas à nos yeux, la force probante qu'elle a aux yeux de celui qui l'invoque. Que M. Bourassa soit un bon chrétien, cela ne rend pas sa tactique et ses théories politiques moins funestes; cela peut même les rendre plus dangereuses par le prestige que sa personne leur donne. Une idée fausse défendue par un homme de talent est beaucoup plus dangereuse qu'une idée fausse défendue par un sot.

L'union est une bonne chose, mais dans la vérité. L'union dans l'erreur, c'est-à-dire dans le mal, est une très mauvaise chose. Mieux vaut se diviser que de s'unir pour aller ensemble à la perte et à la ruine.

Ceux qui nous divisent ce ne sont pas ceux qui discutent les idées et les théories pour aider à trouver la vérité. Ce sont ceux qui évitent toute loyale discussion, pour se complaire dans des procédés d'injures aux personnes ou d'appels aux passions. Nous avons exposé dans cette revue des idées, des considérations, des critiques touchant des théories politiques,

que nous croyons fausses comme doctrines et funestes comme procédés. On pouvait nous réfuter, si nos assertions sont erronées, si nos raisonnements sont faux. On a évité jusqu'ici de nous combattre de cette façon loyale. Certaines gens ont l'air de penser qu'il est plus facile de nous empêcher de parler que de prouver que nous sommes dans l'erreur. Leur tactique leur fait moins d'honneur qu'à ceux qu'ils combattent ainsi.

Nous ne combattons pas M. Bourassa et nous ne demandons pas mieux que de le voir grandir en vérité et en gloire par un sincère retour aux traditions d'une saine et sage politique nationale. Mais nous combattons son nationalisme que nous croyons faux au point de vue du droit et de la philosophie, que nous croyons gravement et presque mortellement funeste aux intérêts du Canada en général et de notre race en particulier. Nous croyons que ce nationalisme, beaucoup moins équilibré que follement agressif, nous a fait un mal énorme et par les idées fausses qu'il a semées, et par les passions qu'il a répandues chez nous, et pour les raisons qu'il a fournies aux préjugés et aux haines de nos adversaires, et par la mauvaise renommée qu'il a contribué à nous faire dans tout le monde civilisé.

Nous nous plaignons, avec raison, d'une campagne malveillante faite contre nous en Amérique et en Europe. Qui a aidé cette campagne en lui fournissant de trop précieux arguments? Quels sont nos journaux cités avec plaisir en Allemagne, et avec colère ou dégoût dans les pays alliés?

Tout le mal ne vient pas des maladresses et des provocations nationalistes, mais il en vient assez pour que tous les patriotes éclairés se disent enfin: Assez de cette tactique funeste, qui ne continue la guerre que pour empirer la défaite.

S. D.

Piquant souvenir

APRES la révolution de 1848, le prince de Metternich et M. Guizot, exilés l'un et l'autre, se rencontrèrent en Angleterre. Au cours de la conversation, le prince de Metternich, toujours confiant en sa sagesse, dit à M. Guizot: "L'erreur n'a jamais approché de mon esprit".—"J'ai été plus heureux que vous, mon prince, répliqua l'ancien ministre de la monarchie de juillet; je me suis plus d'une fois aperçu que je m'étais trompé".

Il paraît que Metternich ne sembla pas remarquer la pointe pourtant assez pénétrante. Était-il assez convaincu de son infaillibilité pour ne pas sentir que Guizot se moquait respectueusement de lui? Il se peut. Rien n'aveugle l'intelligence comme la suffisance trop confiante en elle-même.

S. D.